

Chef de secteur à l'altitude 2873m

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 24

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-711558>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LE SOLDAT ROMAND

En patrouille avec les pigeons-voyageurs

Tôt le matin, avant même que le soleil se soit levé, la patrouille des pigeons-voyageurs a quitté le paisible village où elle est cantonnée pour établir une liaison par pigeon avec un lointain poste d'observation établi quelque part dans le Jura. Quelques heures de marche à vive allure lui permet d'atteindre le but avant la grosse chaleur. Arrivé à destination, le premier soin du chef de patrouille est de chercher un emplacement où hommes et pigeons sont à couvert, tout en étant en liaison avec le poste d'observation qui lui donnera les messages à transmettre.

Dans un boqueteau assez grand et clairsemé, le sergent a trouvé l'endroit idéal. De l'ombre, mais pas trop. A couvert des vues terrestres et aériennes. A quelques pas, il fait établir les cages de repos, légères dans lesquelles on peut placer plusieurs pigeons. Le transport dans les paniers portés à dos d'homme n'est pas très confortable: les pigeons y sont placés dans des petites cases à coussinets, d'où ils ne peuvent guère bouger. A l'arrivée, ils ont besoin de se mouvoir un peu et secouer l'ankylose de leurs ailes, avant de s'envoler.

Le sergent a pris contact avec le poste d'observation et il en rapporte déjà le premier message à transmettre. Deux hommes se mettent à le copier sur les dépêches

en papier-pelure aussi fin que résistant. Comme le message est important, le sergent décide de l'envoyer par quatre pigeons à la fois, pour qu'un en tous cas parvienne rapidement à son colombier et assure la transmission du message. Copié en quatre exemplaires sur les dépêches, on plie et roule ces dernières, afin de pouvoir les introduire dans les tubes porte-dépêches qui seront fixés aux pattes des messagers ailés. Les pigeons ont eu une demi-heure pour «se bouger». Dans leur cage de repos, on les a abreuvés. (Pas à manger, car la faim est un puissant stimulant qui les fait rentrer plus vite! Il ne faut donc jamais nourrir le pigeon avant son envol.)

Les quatre hommes tenant à la main les pigeons avec les messages rampent jusqu'à un endroit découvert où rien ne gêne la vue. Ils ont, d'un geste léger, lancé en l'air les pigeons, qui s'élèvent graduellement et tournent au-dessus de l'emplacement de lâcher en décrivant de larges cercles. Puis leur sens d'orientation leur ayant indiqué la direction à prendre, ils filent comme des flèches pour rallier par le plus court chemin leur colombier natal, où l'homme de station les attend, les délivre du tube porte-dépêche et transmet le message à qui de droit. Pendant ce temps, la patrouille à la frontière continue sa tâche, et tard le soir seulement, elle est de retour dans son village au pied du Jura. *H. F.*

Portraits militaires

Chef de secteur à l'altitude 2873 m

A l'Ecole d'aspirants, nous l'appelions «Sérac». Ce sobriquet devait rendre hommage en même temps à son caractère pittoresque, hérissé de pointes d'humour et de colères subites, et à son visage raviné mais viril que venait rendre encore plus étrange une moustache à l'ostrogoth. Nous aimions à notre façon brusque ce Valaisan qui n'avait au monde qu'une fidélité: «ses» montagnes. Quant à ses passions, mieux vaut ne pas en parler, car elles étaient innombrables...

Si les instructeurs nous avaient gratifié de notes, nul doute que celles de «Sérac» eussent dessiné une courbe fantaisiste en dents de scie, où les bonnes figureraient les cervins de la gymnastique, de l'adresse, du courage, et les mauvaises les vallées très basses du pas cadencé, de la haute stratégie et des chutes de cheval. Le commandant d'école, au vu du désespoir de certains jeunes instructeurs devant l'humeur capricieuse de leur élève, l'avait fait venir pour lui savonner les oreilles. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce grand gaillard solide qui partait tous les dimanches en montagne pour y étancher sa fringale de solitude et d'espace.

Dix ans ont passé depuis nos adieux bruyants dans la cour de la caserne de Lausanne, que nous remplissions de notre exubérance et de notre joie d'avoir décroché nos galons de lieutenants. J'ai revu «Sérac» il y a quelques jours, dans les Alpes. Au hasard d'une descente, je l'ai vu monter à la tête d'une patrouille vers son lointain P. C. perdu quelque part entre le Mont-Blanc et le Monté Leone. A ses réponses laconiques, j'ai compris qu'il était pressé. On s'est promis de se

revoir, et deux jours plus tard j'ai entrepris le long voyage qui mène de notre civilisation faite de petites aises et de grand confort à la cabane du Club Alpin, où le vaste panorama remplace les petites aises et la vie simple et virile le grand confort. Là-haut, c'était le royaume de «Sérac».

La cabane est perchée sur une espèce d'éperon rocheux qui fait saillie sur le glacier. Un endroit idéal pour guetter la vallée, sans être vu. Avec une arme automatique, on y tiendrait des années, à condition naturellement d'être ravitaillé.

C'est la solitude, un peu angoissante dans sa nudité: rochers violets émergeant des champs de neige, arêtes déchiquetées qui mettent en lambeaux les paquets de brouillard, sommités têtues qui semblent plus inhumaines sous leur manteau de neige. Plus bas encore, les alpages nus où les traînées d'avalanches ont laissé des écorchures qui mettent la terre à vif. Le froid vous glace les os et le vent vous coupe l'haleine. Mais 24 heures sur 24, il y a des sentinelles qui veillent et qui se relayent toutes les deux heures dans cette solitude grandiose mais écrasante pour ceux qui viennent d'en bas.

Nous nous sommes installés dans le petit bureau qui fut voici six mois encore la chambre du gardien. Aujourd'hui, il y a des cartes, des ordres, des photos épinglées au mur. Dans un coin, la couchette. Dans un autre, la caisse de compagnie, et la malle personnelle noire aux coins usés. Une commode que prolonge une planche supportant des dossiers. Une table avec une machine à écrire. Une chaise. Un vague fauteuil vermoulu venu par là on ne sait comment.

— Comment va le moral de tes hommes?

Première question qui s'impose, vu le confort relatif, le service qu'on imagine très dur, la discipline que l'on craint relâchée.

Nos reportages

LA VALLÉE DES AVALANCHES - IMPRENABLE!

En quelques méandres serrés la route serpente dans la gorge étroite et débouche dans la «vallée des avalanches» quelque part dans les Alpes. A gauche, la forêt monte à l'assaut des rochers, citadelles aux parois presque verticales où flottent quelques fanions de nuages. Par endroits, une subite calvitie a clairsemé les sapins et les mélèzes: les couloirs nettoyés par les avalanches. A droite, les pentes moins raides sont marquées elles aussi d'énormes cônes de neige dont le sommet touche les rochers et les «cadavres» encombrant d'un chaos de blocs amoncelés la route qui monte au col. Sur une distance de près de 6 km les deux versants abrupts sont ravinés par les avalanches.

Sur cette alpe meurtrière — passage qui relie deux grandes vallées d'importance stratégique — la compagnie a fait halte et a reçu ordres et mission: «Barrer la vallée et tenir.»

L'installation de la position défensive.

La guerre fait du soldat un terrassier. Le service actif aussi. Immédiatement, la compagnie s'est mise à creuser, après avoir envoyé très en avant des patrouilles pour explorer et exclure toute surprise. Les hommes ont quitté sacs et fusils et manient les légères pelles de neige en aluminium. Ici comme partout dans la vie militaire, l'agitation est l'ennemie du travail rationnel. Deux, trois, quatre positions sont désignées d'où partiront les gerbes meurtrières des armes automatiques. Avec méthode et après mûre réflexion, mais sans lenteur, on a donné les ordres.

Les hommes creusent dans la neige durcie, excellent matériel pour construire des igloos, des huttes de neige, des magasins de provisions et de munitions, un poste de premier secours aux blessés, des abris pour les hommes, des postes de guets, le tout invisible parce que le mimétisme de la neige est parfait.

Au bout de peu d'heures, on ne voit plus les hommes. Ils creusent des tranchées reliant entre eux les fortins de ce sys-

tème bon marché et efficace des fortifications d'hiver. Un tunnel large d'un mètre et haut d'autant chemine du P.C. aux positions, tunnel de quelques centaines de mètres de long creusé sous les avalanches et inaccessible à leurs ravages. Ce n'est pas le tout grand confort, non: on marche le dos plié ce qui vous donne des crampes au bout de quelques minutes. Lorsque le boyau devient trop étroit, on rampe à plat ventre en s'aidant des coudes pour avancer. Excellente culture physique!

Nous voici dans la forêt, c'est-à-dire à couvert des vues de l'ennemi. Il a suffi de tailler des marches dans la neige et la glace pour faciliter l'accès du petit fortin de neige aux murs épais que les balles ne peuvent traverser. Encore un avantage de ce béton gratuit et efficace qu'est la neige! Le fortin est à l'orée du bois, et absolument invisible. C'est une espèce de caveau large et bas, dans lequel on a installé la mitrailleuse. Sa fine gueule est braquée sur la vaste étendue qui va d'une tête de rochers à gauche jusqu'au sapin isolé légèrement sur la droite. Le tireur et le premier servant sont couchés à plat dans cette grotte de neige; le chef de pièce est posté plus haut, dans les rochers, relié téléphoniquement à sa mitrailleuse. Une fois celle-ci installée, il dirige le tir sans être vu, ayant repéré d'avance tous les couverts et replis du terrain, et pouvant surveiller les opérations de l'ennemi et placer sa gerbe là, où il faut, avec un maximum d'efficacité.

Les patrouilles.

Deux, trois jours ont passé. La position a été complétée et l'animation des premières heures a fait place de nouveau au silence et à l'immobilité. Cependant, elle n'est qu'apparente. Toute une vie souterraine et invisible s'est développée. Les hommes ne se montrent plus, puisqu'ils suivent les boyaux sous la neige et vivent, mangent et dorment dans les igloos. Tous les jours cependant, les patrouilles partent pour des randonnées lointaines qui les mènent jusque dans les glaciers et le

— Bien, merci. Notre vie est si dépouillée de toute inutilité que le moral se trouve en parfait équilibre. Et puis, les types sont contents de vivre à la cabane, où il fait chaud, on est confortablement installé, on a la radio ... Parce que tu sais, au début, on a couché sous la tente pendant cinq semaines. Et ce n'était pas toujours drôle. Surtout lorsque le vent t'arrache les toiles de tente et fait sauter toutes les cordes! Et la discipline, ma foi, tu en jugeras. Il y a quelque chose comme cinq mois qu'on est ici dans ce secteur, alors, on s'est arrangé.

En effet! Et l'arrangement me semble judicieux. Certes, «Sérac» tient ses hommes. A aucun moment ils n'oublient qu'il est le chef. Leur tenue est bonne, encore que pittoresque. Dame, quand il fait quelques trente degrés sous zéro, et que la tempête hurle sa chanson grotesque, il faut se chauffer, protéger le visage, le doubler d'un vieux pullover si le cache-montagne ne tient pas assez chaud. Et les godillots de cuir sont remplacés parfois par d'étranges pantoufles géantes, fourrées de foin ou de paille, où on a bon chaud, ce qui, après tout, est l'essentiel!

«Sérac» tolère ces écarts, sans transiger pour autant sur la discipline. Tous les soirs, il fait son appel, comme si on était en bas dans la vallée, dans quelque station d'étrangers où tout le monde regarde cette «cérémonie». Ici, comme spectateurs, il y a tout juste une bande de choucas. Mais ceux-là s'en fichent plutôt ...

Le problème le plus ardu est celui du ravitaillement. Il y a plus d'une heure de descente en ski jusqu'au petit village. Plus d'une heure pour un acrobate, s'entend. Car les skieurs moyens aiment assez la faire en une après-midi entière. Pour remonter là-haut, il faut compter au moins six heures, sept à huit, si le temps est mauvais, et les charges particulièrement lourdes, ce qui peut arriver lorsque le courrier pour les 64 hommes ex-

cède trois sacs, ce qui est fréquent. On pourrait supposer que pareille corvée devrait figurer sur le registre des petites punitions pour infractions légères. Eh bien, non. Sérac demande à l'appel du soir quatre volontaires, et il n'a que l'embarras du choix. Quant au contrôle à effectuer en route ... Non, je préfère avouer qu'il n'y en a pas. Les soldats du ravitaillement savent qu'on les attend là-haut. Pas seulement le pain ou les vivres. Mais aussi la «poste», celle des lettres et des paquets. Le fait est qu'ils ne font jamais languir leurs copains. Une heure à peine au village leur suffit pour faire les commissions, boire leur demi de fendant, rechauffer les lattes, endosser les cacolets et les sacs de montagne, et remonter dans leur désert blanc, avec trente à quarante kilos sur le dos, à pas réguliers, lents en apparence, mais dont la cadence a vite fait de «pomper» les civils qui essayent de suivre. Presque pas d'arrêt en route. «Ça fatigue davantage que ça ne repose», disent-ils. Partis vers dix heures du matin, ils sont de retour vers le soir, lorsque le soleil fait flamboyer les crêtes.

Il est vrai de dire qu'il n'y a pas toujours du soleil, mais parfois une bonne petite tempête de neige qui vous aveugle et oppose son vent à 60 km. à l'heure aux poitrines haletantes. Pourtant, jamais d'accidents, ces montagnards connaissent chaque caillou du parcours; et ne se trompent jamais de chemin.

Une seule fois, la caravane du ravitaillement est remontée en comptant un manquant.

— Mon premier-lieutenant, c'est le fusilier Crettenand qui est devenu malade. C'est l'estomac, qu'il dit.

Le chef de la patrouille essaye de prendre un air convaincu, ce qui ne lui réussit pas du tout. Sérac a flairé une «combine».

— Malade, Crettenand? Comme ça, subitement? Et vous l'avez laissé en bas? (A suivre.)